

LES INÉGALITÉS,
LEUR APPARITION, LEUR DISPARITION

L'origine des inégalités	page 2
<i>Le prix de la fiancée et l'apparition des richesses, l'hypothèse de Testart</i>	page 4
<i>La démographie et ses « pièges », l'hypothèse de Demoule</i>	page 5
<i>Une réflexion sur la thèse de Demoule</i>	page 8
<i>Sur la prise de pouvoir des chefs, l'observation de Hayden</i>	page 8
<i>Les réactions contre les premières sociétés inégalitaires, par Demoule</i>	page 11
<i>L'apparition de l'État, machine de la reproduction de l'inégalité</i>	page 13
<i>Sur l'acceptation des inégalités, l'idée de La Boétie</i>	page 14
La société sans inégalité	page 17
<i>Quand la société refuse l'inégalité et s'en protège, la vision de Clastres</i>	page 17
<i>Les sociétés premières : le problème des chefs maîtrisé, l'inégalité sociale interdite, les Inuits vus par Malaurie</i>	page 19
Bibliographie	page 25

Le problème des origines des inégalités est qu'il ne peut être abordé que sous forme d'hypothèses. Les observations dont nous pouvons disposer demandent à faire des interprétations, et celles-ci restent toujours discutables. Nous pouvons par exemple réfléchir sur les hypothèses de Demoule et de Testart, leurs divergences, leurs points communs. Jean-Paul Demoule est archéologue et historien (né en 1947), Alain Testart est un anthropologue (décédé en 2013).

Pour les chercheurs, il y a deux sortes de traces archéologiques qui indiquent l'existence ou l'inexistence, dans un endroit et pour une société donnée, des inégalités. Ces traces, ce sont les habitats et les tombes. Tant que ces inégalités ne sont pas apparues, l'on a affaire à un habitat à peu près de la même forme partout, où les maisons et les pièces ont des tailles comparables, sans la présence de palais ou autre monument particulier nettement différent des autres habitations. Et les personnes sont également toutes inhumées de la même manière, on n'a pas un individu ou un groupe limité d'individus qui aurait une sépulture spéciale, richement accompagnée ou particulièrement monumentale. À l'inverse, l'existence des inégalités serait avérée dès lors qu'on aurait ce genre de tombe imposante ou cette sorte de résidence plus riche.

C'est donc indirectement, au travers de l'analyse et de la compréhension de ces indices matériels, que l'on peut imaginer une société plus ou moins égalitaire ou une société au contraire inégalitaire, pour détecter l'apparition des inégalités. Ce ne sera que bien après les débuts de l'inégalité, lorsqu'elle se concrétisera avec la mise en place d'un État, que l'on en aura des traces directes, avec des textes écrits qui la décrivent et la justifient.

Disons pour commencer très rapidement la thèse de l'un et de l'autre. Nous les développerons plus en détail ensuite. Pour Demoule, les inégalités sont directement liées à la pression démographique. La cause et le lieu de leur apparition résideraient dans le fait que la population humaine, à un moment et à un endroit donné, est devenue trop importante pour pouvoir conserver le mode de vie sans inégalité, en petits groupes nomades pouvant se déplacer. Tant que nous sommes en présence de nos ancêtres chasseurs-cueilleurs, ce déplacement fait partie de leur vie quasi quotidienne : il faut se déplacer une fois qu'on a chassé et cueilli suffisamment dans un domaine donné, et avant même de l'avoir trop exploité, de façon à pouvoir y revenir ultérieurement. Lorsque l'on passe des chasseurs-cueilleurs aux débuts de ce qui a été appelé la révolution néolithique, avec les débuts d'une agriculture, les hommes se sédentarisent, se fixent sur un territoire donné. Mais dès que la population devient assez nombreuse, une partie de celle-ci décide de partir un peu plus loin, coloniser une région nouvelle, pour y vivre à nouveau de cette nouvelle activité agricole.

Pour Testart, c'est autre chose qu'il faut regarder pour comprendre l'apparition de l'inégalité sociale, c'est le prix de la fiancée. Dans toutes les sociétés occidentales horticoles, le gendre paye quelque chose au père de la fiancée. Dans une première étape historique, le gendre fournit un certain travail pendant un temps donné. Mais dans certaines circonstances, cela change et c'est une quantité de richesse que le gendre donne comme prix de la fiancée.

Ce serait la transformation de ce qui est ainsi donné, qui serait la cause de l'apparition des inégalités.

Se basant donc sur les seules traces archéologiques, Demoule nous dit que jusqu'à il y a 12 000 ans, on n'a aucune trace, ni dans les tombes humaines, ni dans l'habitat, d'une différence sociale importante. La planète est alors parcourue par des petits groupes d'humains, des Homo Sapiens comme ceux actuels que nous sommes, des groupes de quelques dizaines de personnes, qui vivent le plus souvent de manière nomade, de chasse, de pêche, de cueillette. Un élément supplémentaire, qui n'est pas une preuve, conforte cette idée, ce sont les groupes de chasseurs cueilleurs encore présents dans une période assez récente et que des ethnologues ont pu observer. Au moins dans un certain nombre de cas, on n'y trouve pas d'inégalité marquée. On ne peut en tout cas pas du tout parler de classes sociales constituées.

De même qu'il n'y a pas, dans ces sociétés de chasseurs-cueilleurs nomades, d'inégalité formelle et importante au niveau économique, il n'y a pas non plus de violence établie de manière fréquente et durable. « *Une violence ponctuelle est parfois attestée, explique Demoule, mais elle reste très marginale* » (La révolution néolithique en France, L'origine des inégalités).

Par contre, il y a peut-être une forme ou des formes d'inégalité entre les hommes et les femmes. Pour ce qui est de cette question, les traces archéologiques ne nous aident pas. Les objets que l'on peut retrouver ne nous disent pas le sexe de la personne qui les utilisaient, et encore moins les idées qui prévalaient à cette utilisation. Les chercheurs s'appuient donc sur les études ethnographiques. On sait ainsi que, dans des sociétés sans classes sociales constituées, il est possible et même assez fréquent que l'on ait affaire à des femmes plus ou moins opprimées.

L'anthropologue américain du 19^e siècle Lewis Morgan – et à sa suite Engels dans *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* – avait cru pouvoir affirmer, en s'appuyant sur l'étude des Indiens Iroquois, que l'oppression des femmes apparaissait en même temps que les classes sociales. On sait depuis que ce n'est pas vrai. Des formes d'oppression, parfois très violentes, peuvent exister sans que l'on ait de classes sociales différentes.

Mais l'observation de Morgan était partiellement juste : il existe des sociétés qui ne connaissent pas d'oppression des femmes et il n'en existe que parmi les sociétés sans classes. On peut citer, par exemple, les Bushmen des déserts du sud de l'Afrique, les indigènes des îles Andaman dans le Golfe du Bengale, mais aussi des peuples agriculteurs ou même éleveurs, comme les Iroquois en Amérique du Nord, les Khasi en Inde, les Minangkabau de Sumatra, les Ngada de l'île de Florès ou les Na (également appelés Mosuo) de Chine, etc.

Il y a bien un lien entre apparition des classes sociales et apparition de l'oppression des femmes, mais ce n'est pas un lien d'équivalence. Tant que les classes sociales ne sont pas formées, il existe un certain nombre de sociétés où les femmes ne sont pas dominées, où il y a juste une certaine répartition sociale des tâches entre hommes et femmes. Mais l'apparition des classes sociales et de l'État entraîne, partout et en tous temps, la fin d'une éventuelle égalité entre les sexes, là où elle pouvait exister, et l'apparition d'une oppression des femmes généralisée.

Alors, à quoi faut-il attribuer l'apparition des classes sociales ? Pour Engels, à la suite donc des premières observations faites par Morgan, c'est le passage de la propriété des troupeaux, auparavant détenus par la communauté de la tribu, vers le seul chef de famille, qui va faire basculer cette situation, et ouvrir la voie à toutes les inégalités, économiques et sexuelles en même temps. Cette manière de voir sera plus tard contestée, mais ce qui est à nos yeux le plus intéressant à retenir, c'est que c'est une transformation matérielle non voulue, non intentionnelle, sans l'intention de créer ces inégalités, qui est à l'origine d'une situation nouvelle où les inégalités pourront apparaître.

140 ans plus tard, et des centaines d'études ethnographiques en plus, Testart nous donne une autre explication, et elle aussi est non intentionnelle. Pour Testart comme pour Engels, c'est une transformation non maîtrisée dans les règles sociales qui est à l'origine de l'apparition des inégalités. Pour aucun de ces penseurs, ce n'est donc la nature humaine, avec une volonté de dominer, qui crée une situation de domination.

Testart nous dit « *Au moment où apparaissent les arcs, les meules, et bientôt les silos à grain et les greniers à ignames, l'histoire humaine a déjà de nombreux millénaires derrière elle. Des millénaires au cours desquels la société était déjà fortement structurée. Autour de quoi ? Pas autour de la richesse, laquelle n'existait pas, mais autour de ce qui fait depuis toujours courir les hommes : la quête du partenaire sexuel* ». Bien avant l'apparition de richesses matérielles, il existe donc une structuration forte dans la société humaine, basée sur la recherche du partenaire sexuel.

Hormis un cas spécial qui s'observe en Australie, Testart note que partout ailleurs, un jeune homme qui se marie se doit de rendre un service au beau-père ; les ethnologues appellent cela le « *prix de la fiancée* ». Il s'agit en clair d'un travail plus ou moins dur, plus ou moins long, selon les cas et la société en question. Cette pratique est donc née dans des sociétés sans richesse. Tant que la richesse n'est pas bien développée, cela ne pose aucun problème, en tout cas du point de vue du risque d'apparition des inégalités.

Evidemment, les sociétés qui mettent en place ce prix de la fiancée ne peuvent absolument pas imaginer qu'un jour, dans 1000 ou 10 000 ans, cela posera un problème, lorsque finalement va apparaître cette richesse. C'est lorsque commence à apparaître réellement une forme de richesse, par exemple un surplus de grains, que le problème se met à exister. Cela se pose donc une fois l'agriculture maîtrisée et suffisamment développée, c'est-à-dire au cours du Néolithique.

Le point clé pour Testart, c'est le stockage. Il distingue bien les chasseurs cueilleurs sédentaires stockeurs, des chasseurs cueilleurs nomades. Un milieu pauvre ne permet pas de stockage, et un milieu trop riche le rendrait inutile. Outre le milieu, il faut qu'il y ait aussi la maîtrise de techniques de conservation. Tout ceci implique la sédentarité, et une densité démographique bien supérieure à celle des chasseurs cueilleurs. Si l'on a tout cela, alors on va voir apparaître des inégalités de richesse, dues aux différences de stockage selon les familles.

Si l'on en reste à ce stade, cette différence de richesses n'a pas beaucoup d'implication sur l'organisation de la société. Tout au plus, certains individus peuvent avoir plus de considération que d'autres, en raison de leur habileté technique, de l'aide qu'ils peuvent

fournir à d'autres plus démunis, différences qui devaient exister déjà auparavant, chez les chasseurs cueilleurs nomades.

Dans un premier temps, les richesses qui commencent à apparaître créent donc des petites inégalités, fluctuantes, sans conséquence sociale importante. Mais cette différenciation va finir par avoir des conséquences dans certains cas. Dans le cas du prix de la fiancée, une nouvelle inégalité peut apparaître : entre celui qui pratique comme il en a toujours été et celui qui dispose d'assez de richesse pour s'éviter le travail demandé et le remplacer par un stock de grains.

Alors, la richesse, qui ne prêtait guère à conséquence jusque-là, change tout à coup de statut, et devient, pour la première fois, un moyen de pouvoir. Pour Testart, *« la richesse a été instituée le jour où le détenteur d'une obligation accepta de recevoir, en lieu et place du travail auquel cette obligation lui donnait droit, des produits matériels durables, que lui-même pourrait donc utiliser de la même façon. Le mouvement culmina et trouve son parachèvement dans les sociétés agricoles »*. *« Pas toutes, pourtant, précise méticuleusement Testart, puisque le chapitre précédent en a explicitement exclu celles qui ne stockent pas. »*

C'est donc le nouveau stockage de grains d'un côté, dans des sociétés de chasseurs-cueilleurs sédentaires stockeurs, et la vieille pratique du prix de la fiancée de l'autre, qui, se rejoignant dans le temps, finissent par accoucher de ce qui deviendra le monstre social d'aujourd'hui, où, c'est cette fois Demoule qui le dit : *« l'inégalité sociale est ascendante, non seulement entre pays riches et pays pauvres, mais surtout au sein d'une même société, y compris la nôtre »*.

En tout cas, répétons-le, l'apparition de l'inégalité n'est en rien volontaire, en rien intentionnelle : pas plus que le prix de la fiancée n'avait cette intention, l'apparition de la richesse n'a été voulue pour cela : *« a-t-elle été inventée aux fins de libérer le gendre de ses obligations ? Certainement pas. L'a-t-elle été pour opprimer les pauvres. Encore moins. Elle est arrivée toute seule, en quelque sorte, et sans que les hommes y prennent garde, en même temps que l'équipement du chasseur s'alourdissait de maints instruments toujours plus spécialisés, dans le même mouvement qui conduisait les chasseurs-cueilleurs à se sédentariser. » (Testart)*

Voilà donc pour l'hypothèse de Testart sur l'apparition de l'inégalité sociale.

La démographie et ses « pièges », l'hypothèse de Demoule

Voyons maintenant l'hypothèse de Demoule. Elle ne s'oppose pas à celle de Testart. Non, elle discute simplement de l'apparition des inégalités sous un autre angle, celui de la démographie. Cette hypothèse a un petit avantage, c'est que l'on peut quand même la vérifier en partie, dans la mesure où il est possible de retrouver des traces de la démographie, et de savoir si à telle période, il y avait peu ou au contraire beaucoup d'habitants dans une région donnée.

Nous allons le voir également, Demoule apporte un point de vue qui, nous autres, révolutionnaires, nous intéresse au plus haut point. C'est qu'il s'est attaché à repérer dans l'histoire autre chose que cette construction régulière et générale des États, telle qu'on nous l'enseigne dans tous les livres d'école et d'histoire. Demoule souligne, au contraire, que

l'histoire, très tôt, a connu ce qui ressemble fort à des moments de résistance contre l'inégalité et contre la construction de l'État.

Mais commençons par leur apparition. Dans un podcast en ligne sur le site de l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives) intitulé *Naissance des inégalités et prémisses de l'État*, Demoule, en ne s'appuyant donc que sur des traces archéologiques, commence par fixer deux dates, que nous donnerons ici par rapport à nos jours, et non par rapport à Jésus-Christ. Ces deux dates, c'est il y a 12 000 ans et il y a 6 000 ans.

Il y a 12 000 ans, c'est le tout début de la sédentarisation de certains chasseurs-cueilleurs au Proche-Orient, avec une culture matérielle encore très modeste, peu d'objets, pas de trace de différenciation sociale. Puis, il y a 6 000 ans, sur les bords de la Mer Noire (Varna), on trouve d'une part des sépultures avec des centaines d'objets en or auprès de personnages prestigieux, des cérémonies avec des traces complexes, des lames de silex les plus longues de toute l'histoire (45 cm), totalement inutilisables car trop fragiles, et qu'on voit circuler sur de très longues distances. Autour de ces cimetières, il y a un habitat fortifié, un plan orthogonal pour les maisons, et un entourage de fossés et de palissades. Rien à voir avec ce qu'il y avait auparavant, des villages très dispersés, non fortifiés. Ces fortifications, construites sur toute l'étendue du territoire européen et notamment en France, ont nécessité l'abattage et le transport de centaines d'arbres.

À la même époque ou à peu près, il y a 6500 ans (toujours par rapport à nos jours), même genre de choses dans un autre style, sur les bords de l'Atlantique : on n'a pas de traces de l'habitat, mais on a des constructions inutiles et très visibles, où sont enterrées de toute évidence des élites qui sont apparues récemment, comme le grand tertre de Barnenez (Finistère nord) ou celui de Locmariaquer (Morbihan), avec des dalles de pierre de plusieurs tonnes qui ont demandé des énergies considérables, des motifs également complexes qui témoignent des cérémonies, et là aussi des objets de valeur juste symbolique, non pas des silex, mais des haches en roches vertes, qui viennent des Alpes (Val d'Aoste).

Or, ajoute Demoule, ces deux situations nouvelles, spectaculaires, à deux bouts de l'Europe, ne vont durer que quelques siècles. Après quoi, on a ensuite des traces archéologiques nettement plus modestes. Les tombes ne sont plus destinées à quelques personnages éminents, mais sont ouvertes à des centaines d'habitants, même si ce n'est pas non plus à toute la population. Les grandes enceintes disparaissent. Sur les rives de l'Atlantique, les grands dolmens d'il y a 6 000 ans font place soudain à des « allées couvertes », bien moins ostentatoires, où sont déposés successivement plusieurs centaines de défunts.

Comment interpréter tout ceci ? Et d'abord, que s'est-il passé entre la société sans inégalité d'il y a 12 000 ans et celle où elle est ostentatoire, il y a 6 000 ans ? Pour commencer, la sédentarisation et la révolution néolithique, qui ont débuté au Proche-Orient il y a 12 000 ans, ont touché l'Europe de l'Est il y a 8500 ans. L'habitat a d'abord été fait de maisons en terre (Kovacevo, Bulgarie), il n'y avait aucun habitat spécialisé, les sépultures ont d'abord été des tombes simples, et les manifestations idéologiques retrouvées étaient des figurines féminines. Puis, une différenciation selon les lieux s'est instaurée. Cette colonisation a débuté par le Sud de l'Europe, et s'est étendue à l'Europe tempérée il y a 6500 ans. Elle a atteint la façade atlantique il y a 6800 ans.

C'est ensuite que les tombes luxueuses, l'habitat fortifié, apparaissent, ce qui nous dit sans doute possible, que des inégalités fortes existent maintenant, que les élites ont réussi à accumuler des richesses importantes, déterminantes, et qu'il doit exister des moyens par lesquels ces élites se font obéir, une force répressive, mais sans doute pas seulement, car cela ne peut pas durer bien longtemps. Sans doute, nous dit Demoule, ces élites ont-elles réussi à convaincre leur population qu'elle aurait à gagner en édifiant ces monuments. Et comme il ne doit pas y avoir grand-chose de matériel à gagner à s'épuiser pour déplacer des blocs de plusieurs tonnes, c'est sans doute dans l'au-delà, après la mort, que le transporteur aura ce bénéfice promis, et qui peut d'ailleurs lui être promis de bonne foi.

Que s'est-il donc passé, entre la première phase, qu'on peut ici appeler égalitaire, du néolithique européen, et la seconde qui il y a 6500 ou 6000 ans voit de fortes inégalités structurer soudain la société ?

Pour Demoule, lorsque ces populations, qui colonisent progressivement de nouveaux territoires sur des millénaires, arrivent aux bords de l'Atlantique, l'Europe se met alors à fonctionner comme « *un piège* », un piège qui va du Portugal au Danemark. Il n'est soudain plus possible d'aller plus loin, lorsque la population augmente, et elle augmente régulièrement grâce à l'agriculture et à l'élevage. C'est donc ce point, selon Demoule, qui est à l'origine de la mise en place de nouvelles formes d'organisation sociale, plus contraignantes, plus inégales. Il faut gérer des populations de plus en plus nombreuses. Il faut en même temps être capable de maintenir une cohésion dans la société. La force d'une police, le bonheur éternel dans l'au-delà, vont alors servir à cela.

D'autres régions de peuplement néolithique ont aussi fonctionné comme un piège. Les plus connues sont bien entendu l'Égypte et la Mésopotamie. L'Égypte se réduit aux abords du Nil, cernés par le désert et la mer ; la Mésopotamie est elle aussi cernée par la mer, le désert, des montagnes. Là aussi, quand on y arrive, il n'est pas possible d'aller plus loin. C'est ce qui explique, selon Demoule, que ces deux régions seront celles où va apparaître l'État, consécration absolue de la société inégalitaire.

En Europe, région plus vaste que l'Égypte ou la Mésopotamie, le piège sera moins violent, et les transformations sociales moins rapides et moins rudes. Si de fortes inégalités sont apparues, on n'en est pas encore à l'apparition d'un État. Le piège européen est plus large, plus « *mou* » nous dit Demoule, au ralenti, que ce soit dans les Balkans (Varna) ou sur la façade atlantique. Mais il est suffisant pour transformer déjà la société dans le sens de l'inégalité.

Dans les îles, comme Malte ou l'île de Pâques, souligne Demoule, le phénomène du piège joue d'une manière démesurée, et ce n'est pas un hasard si les monuments qui y apparaissent sont particulièrement gigantesques : les cérémonies destinées à maintenir une cohésion dans la société sont ici exacerbées.

Avec l'inégalité instaurée, commence la guerre. Toutes les traces indiquent qu'elle devient maintenant une institution. La guerre se généralise et les fortifications font alors partie du nouveau paysage. Les traces de violence deviennent beaucoup plus systématiques qu'auparavant où elles n'étaient qu'isolées. La seconde moitié du néolithique voit les traces de blessures bien plus fréquentes sur les squelettes, des armes côtoient les outils, et l'on peut considérer que la guerre devient une nouvelle institution chez les humains.

Demoule semble dire, ou dit même clairement que, selon lui et selon les observations archéologiques, c'est la pression démographique sur un site géographique donné, limité, « piégé » qui explique, ou du moins qui voit se produire une montée des inégalités sociales.

Oui, mais cette manière de voir et de dire est insuffisante, car elle laisse la porte ouverte à une justification, de nos jours aussi, à ces inégalités, cette violence intra et extra communautaire que, pourtant, Demoule dénonce. Les partisans de l'inégalité peuvent en effet arguer que le grand nombre d'individus explique en effet qu'il soit nécessaire d'avoir des chefs, des élites, etc. C'est presque une banalité dans leur idéologie, devenue dominante.

Eh bien non, Demoule devrait préciser que cette explication peut se comprendre lorsque le phénomène de la pression démographique, de l'émergence d'un pouvoir unique dominateur, arrive, car c'est une première, qu'il est difficile de le comprendre et de le maîtriser lorsqu'un phénomène important est nouveau.

Mais il faut absolument ajouter qu'en même temps, aujourd'hui, rien ne nous est nouveau, bien au contraire. Cette inégalité a montré ses preuves, et elles sont socialement catastrophiques. En même temps, d'un autre côté, nous avons nous l'expérience, le savoir, des sociétés premières et de la manière dont elles gèrent les chefs, de manière à en avoir, certes, mais à les empêcher de voir leur pouvoir devenir dominateur.

Le nombre d'humains devenu important n'est donc pas en soi une justification, une situation rendant indispensable l'émergence d'une domination et de l'inégalité. Il est juste le facteur qui a permis de faire réussir cette émergence de l'inégalité à un moment donné, à un moment où les hommes n'avaient aucun recul de l'expérience historique, et ne savaient pas où cela les mènerait. D'ailleurs, ils se sont de toute évidence révoltés contre ce système, et celui-ci a tenté de se rétablir : ce sont les fameuses « oscillations » dont parle aussi Demoule.

Sur la prise de pouvoir des chefs, l'observation de Hayden

Un ethno-archéologue canadien, Brian Hayden, pose lui aussi la question de savoir « *pourquoi l'inégalité est née des communautés égalitaires qui l'ont précédée* ». Dans un petit ouvrage intitulé *Naissance de l'inégalité* et paru aux éditions du CNRS, il commence par dater de bien plus tôt que Demoule l'apparition des inégalités. Pour Hayden, « *on perçoit les premières lueurs d'un glissement vers l'inégalité socioéconomique à environ 50 000 ans ; Ces changements s'accumulent dans certaines zones écologiquement favorisées vers -30 000 ans et sont particulièrement remarquables et beaucoup plus répandus vers -15 000 ans.* » Lorsqu'on regarde ce sur quoi s'appuie Hayden, c'est en fait toutes les formes d'apparition de l'art qui sont interprétées comme la naissance d'une inégalité. Nous nous contenterons de ce constat, sans plus discuter cette manière de voir. L'intérêt du travail et du point de vue de Hayden est ailleurs.

Il commence par définir ce qui oppose les sociétés égalitaires des suivantes, qu'il appelle non pas inégalitaires mais transégalitaires. Il y aurait donc, selon cet auteur, une étape intermédiaire dans l'apparition de l'inégalité avant qu'elle ne produise une société parfaitement différenciée selon ses couches sociales. Sont donc égalitaires, selon lui, les

sociétés où la propriété privée est peu importante, où peuvent exister des inégalités basées sur l'âge, le sexe, la position familiale, des caractères individuels. Il donne comme exemples les Bushmen du Kalahari ou les Aborigènes du désert australien.

Il appelle ensuite transégalitaires des sociétés qui « *se situent entre les chasseurs-cueilleurs où l'égalitarisme est la règle et les chefferies clairement stratifiées. Les groupes de la côte Nord-Ouest de l'Amérique et les tribus à Big Man de Nouvelle-Guinée en sont de bons exemples* ». Sont donc transégalitaires des sociétés avec propriété privée des ressources et des productions, avec sédentarisation, avec stockage à grande échelle.

L'un des intérêts de ce livre est qu'il tente de donner une image générale des points de vue qui existent de nos jours parmi les chercheurs sur l'apparition de l'inégalité. Il les regroupe en deux grandes catégories, qu'il appelle les « fonctionnalistes » et les « approches politiques ».

Pour aller vite, les fonctionnalistes considèrent que, lorsqu'apparaît l'inégalité, c'est que l'élite qui s'est formée a travaillé et travaille pour le bien commun. Certains fonctionnalistes considèrent que les hiérarchies élitaires sont capables de mieux traiter les informations et de réagir en cas de crise, qu'il soit nécessaire de se défendre, en cas de famine. D'autres privilégient le fait que les élites sont nécessaires pour maintenir l'ordre et la bonne entente dans une grande communauté. Le statut social élevé est donc justifié, puisqu'il récompense un dévouement à la communauté.

À l'inverse, les « approches politiques » ne voient qu'un moteur dans l'émergence des inégalités : la recherche d'un intérêt, absolument pas collectif, mais strictement individuel. Certains pensent qu'un changement dans l'environnement a pu permettre à une minorité de profiter de leur situation pour exiger des concessions à la communauté. Un exemple : « *Jeanne Arnold a soutenu que les baisses de productivité de la mer, du fait de modifications climatiques dans certaines zones, rendaient la population des îles dépendante d'individus qui avaient les moyens de construire des navires et d'importer de la nourriture. Dans ce cas, les élites pouvaient exiger des concessions des autres membres de la communauté* ».

Hayden se situe de toute évidence dans ce courant de pensée. Il explique pourquoi : « *j'avais entrepris des recherches ethnographiques sur le terrain, dans les montagnes mayas du Mexique, afin de déterminer quels types de bénéfiques pratiques les élites des villages mayas apportaient à leurs communautés. J'étais persuadé que ces bénéfiques devaient être fonctionnels. J'ai été complètement sidéré de découvrir que les résultats de l'enquête, village après village, montraient que les élites locales n'apportaient strictement aucune aide matérielle aux autres membres de la communauté en temps de crise mais cherchaient au contraire les moyens de profiter de l'infortune des autres. Ce fut un tournant majeur dans ma façon de comprendre le développement des inégalités socioéconomiques. Je me suis demandé, au début, si ces résultats étaient bien représentatifs des communautés transégalitaires, mais ce que j'ai lu ensuite d'une large gamme de témoignages ethnographiques venant de tous les points du globe m'a montré que c'était, en fait, typique des élites transégalitaires dans les villages et les chefferies traditionnelles.* »

Hayden en arrive à cette conclusion, qui est quasiment l'une de celles obtenues par Engels : « *Je suggère que le facteur clé, à l'origine de l'accélération exponentielle du développement et du changement au cours des trente derniers millénaires fut la capacité de produire, stocker et transformer des surplus de nourriture et l'introduction concomitante*

d'une compétition basée sur l'économie. Le résultat fut l'aptitude de certains individus à exercer un pouvoir politique et économique constant ayant un effet circulaire : la production de surplus alimentaires servait à établir un pouvoir sociopolitique, et le pouvoir sociopolitique servait à son tour à accroître la production de nourriture et ainsi de suite. »

Comment ce surplus peut-il être utilisé pour créer une situation inégale ? La réponse de Hayden est crédible : *« Il y a trois composantes essentielles au modèle que je propose pour expliquer les origines de l'inégalité :*

- 1. la production de surplus ;*
- 2. la transformation des surplus de nourriture en dettes, obligations ou biens convoités. dans les sociétés transégalitaires, les principales techniques utilisées étaient les festins, les objets de prestige et autres moyens développés au chapitre 2 ;*
- 3. la recherche de l'intérêt personnel entraînant l'introduction des inégalités et des avantages particuliers. Je désigne sous le nom de chefs les individus qui favorisent leurs propres intérêts de cette façon (aggrandizer). Contrairement aux relativistes qui affirment que de telles personnalités n'apparaissent que dans les sociétés matérialistes et compétitives à l'image de la nôtre, il y a de bonnes raisons de penser que ce type de chef apparaît dans toutes les sociétés. »*

Si les situations qui ont permis à certains de pouvoir s'emparer du pouvoir, en profitant d'une situation inattendue, il a fallu à ces individus ou ces groupes d'individus des méthodes, des stratégies. Hayden s'est posé cette question et nous dit ce qu'il en a vu, selon ses propres observations : *« Comment les chefs avec des personnalités de type triple A (avidés, agressifs, accumulateurs) ont-ils pu avoir autant d'influence, exercer autant de contrôle et posséder autant de pouvoir au sein de communautés qui étaient au départ des sociétés égalitaires ? Au cours de mes travaux ethno-archéologiques chez les Mayas, les tribus des collines du Sud-Est asiatique, les groupes du Nord-Ouest et les chefferies de Polynésie, j'ai pu identifier treize stratégies communément utilisées. »*

En général, comme le dit Hayden, les chefs essaient d'établir des droits de propriété sur certaines ressources, bonnes terres, lieux de pêche, territoires de chasse, animaux de trait. Pour le justifier, ces chefs prennent à leur charge des coûts d'aménagements destinés à intensifier la production. Autre stratégie, se servir des surplus de nourriture pour créer des dettes contractuelles réciproques, forger des alliances puissantes. Utiliser aussi ces surplus pour se procurer des conjoints recherchés, marier ses enfants dans une famille riche ou recherchée, peut également contribuer à créer une alliance puissante. Les chefs avides de pouvoir ont également pour habitude de convertir du surplus en objets de prestige, qu'ils donnent, ce qui crée une obligation difficile à rendre. On peut aussi pousser à rendre plus onéreuses les cérémonies comme le mariage, les funérailles, ce qui va ruiner les familles pauvres. Hayden nous dit même qu' *« il est probable également que la plupart des coûteux sacrifices et cultes organisés en temps de crise soient suscités par les mêmes chefs qui profitent de ces situations pour enfoncer un peu plus dans l'endettement les autres membres de la communauté. »*

« Chaque fois qu'ils le peuvent, les chefs tordent, promulguent, négocient, reformulent ou réécrivent les règles dans la recherche de leurs propres intérêts. (...) Les chefs essaient aussi de se tenir à l'écart des autres pour consolider leurs prétendus pouvoirs surnaturels et terrestres. Ils ont des rituels de consommation différents où sont employés les objets de prestige les plus précieux, des manières et des vêtements distinctifs, des modalités particulières de mariage, des formes linguistiques propres, des festins particuliers, et se

distinguent encore dans la plupart des autres aspects de la vie. (...) Pour obtenir l'acquiescement des autres, même s'il s'agit de silence et de réticence, les chefs accordent souvent des bénéfices mineurs aux membres les moins fortunés ou les moins ambitieux de leur communauté. »

Enfin, nous soulignons que pour Hayden avec ses surplus, comme pour Testart avec son prix de la fiancée, ou Demoule et ses pièges démographiques, c'est encore et toujours d'une manière involontaire que les hommes se sont retrouvés face à la mise en place de l'inégalité : *« je soupçonne, nous dit-il, que les surplus ont commencé à apparaître comme une conséquence inattendue (c'est nous qui soulignons) du très long et très graduel développement des techniques d'acquisition et de leur amélioration, qui se sont étalés sur les deux millions d'années précédents (...) »*

Les réactions contre les premières sociétés inégalitaires, par Demoule

Nous avons vu que les premières formes de sociétés inégalitaires - mais tout de même encore sans État - sont apparues en Europe il y a environ 6000 ans, sur les bords de l'Atlantique et dans les Balkans. Or ces sociétés clairement inégalitaires semblent s'être effondrées, - peut-être ont-elles été combattues et renversées - à peine quelques siècles plus tard.

« Aux grands dolmens des rives de l'Atlantique, réservés à quelques défunts emportant des offrandes de prestige, succèdent au IV^{ème} millénaire (avant JC) des monuments beaucoup moins spectaculaires : les "allées couvertes", où peuvent être successivement déposés plusieurs centaines de défunts, avec très peu d'objets d'accompagnement. Les grandes enceintes disparaissent au cours du IV^{ème} millénaire. (...) Il semble qu'on assiste, conclut Demoule, à une "démocratisation" des pratiques funéraires, du moins au retour à un ordre social plus simple. Le caractère familial de ces nouveaux monuments funéraires pourrait suggérer un rétablissement de l'ordre lignagier traditionnel, au détriment du pouvoir d'un seul » (La révolution néolithique en France).

En Europe, ces oscillations entre un pouvoir probablement très centralisé et une forme sociale moins inégalitaire, vont se succéder durant des millénaires, jusqu'à la conquête romaine. Après le mouvement en arrière qui voit par exemple la destruction des monuments de Betz (Morbihan), des menhirs, on aura une nouvelle remontée du pouvoir inégalitaire avec ce que l'on appelle l'âge du bronze. Puis des tombes princières réapparaissent à l'âge du Bronze ancien (vers 2 000 avant JC), en Bretagne, dans le sud-est de l'Angleterre, en Allemagne. Le mort est richement entouré dans une chambre en bois ou en pierre, recouverte d'un tumulus. Les idéologies sont alors différentes, il n'y a quasiment plus de représentation féminine ou autour de la sexualité, *« mais l'exaltation des mâles, des armes, l'apparition du thème du soleil, du cheval, de la roue, d'un univers, d'un cosmos extrêmement hiérarchisé »*, et des bâtiments également spécialisés.

Au Bronze moyen (1500 avant notre ère), nouveau recul de l'inégalité : la pratique du tumulus s'étend à une partie beaucoup plus large de la population.

Et ces oscillations, pour reprendre l'expression de Demoule, vont se poursuivre. *« Avec le monde mycénien (Grèce 1650 à 1100 avant JC) et minoen (Crète 2700 à 1200 avant JC), on a pendant quelques siècles de nouveau ou pour la première fois l'émergence de*

formes étatiques ou urbaines, mais quand même très éphémères. Et à la fin du premier âge de fer, aux alentours de -500, on a aussi des formes très spectaculaires qui ne dureront que quelques générations ». (Naissance des inégalités et prémisses de l'État, Demoule)

À la fin du premier âge du Fer (6^{ème} siècle avant notre ère), on revoit s'édifier d'imposantes résidences sur les hauteurs, dans l'est de la France, le sud de l'Allemagne, la Suisse. Et à nouveau, les maîtres retrouvent des chambres en bois, accompagnés de leurs chars et d'objets de prestige. Cet ordre princier s'effondre peu après 500 avant notre ère.

Il est remplacé par des petits villages dispersés, avec des tombes sans inégalité marquée. Puis, au bout d'un siècle, reviennent les tombes à char, les tumulus, les objets de prestige. Mais tout ceci disparaît lorsque ces peuples, Celtes et Gaulois, partent envahir l'Europe méditerranéenne déjà urbanisée. Ils seront bientôt refoulés du Nord de l'Italie vers la Gaule. Au 3^{ème} et au 2^{ème} siècle, les premières villes, la monnaie, apparaissent en Gaule, signes de la formation en cours d'États. Mais ce processus d'étatisation en Europe est finalement stoppé par la puissance romaine, qui va englober la région dans son empire... avant qu'il ne s'effondre cinq siècles plus tard.

Les exemples où les sociétés nouvellement inégalitaires connaissent au bout d'un moment un soudain recul, sont nombreux. On peut même dire que ces retours en arrière, voire ces effondrements, sont une règle quasi générale.

Bien avant ce que nous avons vu pour l'Europe, les premières sociétés inégalitaires s'étaient développées au Proche-Orient, avec de grandes agglomérations, des rites funéraires complexes, il y a 10 000 ans déjà, avec comme exemple Çatal Huyuk (Turquie). Il y a 9 000 ans, tout cela s'arrête. Disparues les grandes agglomérations du croissant fertile, finies les manifestations spectaculaires ; à la place, on a des petits villages et une colonisation, toujours de type néolithique, qui s'étend vers l'Égypte au sud, l'Anatolie et la Turquie au nord, l'Asie à l'Est et enfin vers l'Europe à l'ouest. C'est là le premier effondrement, il annonce tous ceux qui vont suivre, plusieurs fois en Europe, et aussi aux quatre coins du monde.

Deux régions vont par contre, après ce premier effondrement, connaître une voie plus directe que ces nombreuses oscillations, avec les premières apparitions de l'État : ce sont la Mésopotamie avec les premières cités-État et l'écriture, et l'Égypte. Nous avons déjà vu en quoi, aux yeux de Demoule, ces deux régions ont fonctionné comme un « piège » démographique, ce qui expliquerait cette apparition de l'État, il y a 6 000 ans en Mésopotamie, il y a 3 700 ans en Égypte.

Demoule nous donne même un contre-exemple, avec la civilisation urbaine d'Inde et du Pakistan, et la ville de Mohenjo Daro, qui va durer mille ans, du fait qu'il n'y a pas là de piège géographique. Mais elle aussi va s'effondrer sur place, vers 1700 avant notre ère, « *dans un environnement qui est beaucoup moins contraignant et qui fonctionne beaucoup moins comme un piège* ». De même, l'empire d'Akkad s'effondre vers la fin du III^{ème} millénaire (avant JC).

L'existence de grandes étendues serait donc un facteur qui retarde l'apparition de l'État, au contraire des pièges que voit Demoule. Du coup, les tentatives de mise en place de sociétés inégalitaires connaissent là des reculs, puis de nouvelles tentatives pour renforcer les inégalités, et ainsi de suite. Ainsi, en Chine, qui connaît des espaces très vastes, « *le riz et le millet vont très rapidement provoquer une densité démographique très forte, un peuplement*

considérable, mais néanmoins aussi des implosions régulières, des phénomènes d'oscillation, des moments de pouvoir fort et quasi impérial et des moments d'éclatement ».

Par contre, le Japon va fonctionner comme un piège évident à partir du moment où la riziculture apparaît quelques siècles avant notre ère, et l'État va vite s'y manifester. Au Mexique, la fin de l'empire Maya serait due à une société surdimensionnée, où des élites rivales construisent des pyramides de plus en plus grandes, jusqu'à ce que, là aussi, la société s'effondre, un peu de la même manière que dans la vallée de l'Indus.

En Amérique du Nord, qui connaît ses propres formes de domestication animales, on voit une situation qui rappelle l'Europe, avec des grandes enceintes à la fois défensives et cérémonielles, des tumulus, grandes constructions en terre (pas forcément funéraires par contre) : les grandes plaines ne fonctionnent pas comme un piège.

L'interprétation de ces mouvements en marche arrière du caractère inégalitaire de la société, Demoule ne cache pas ce qu'il en pense : *« On peut voir dans ces oscillations régulières autant de mouvements de résistance au pouvoir, comme l'histoire récente nous le montre, lorsque les pouvoirs trop contraignants sont mis à bas par des sujets qui ne les supportent plus. »*

L'apparition de l'État, machine de la reproduction de l'inégalité

Si l'on revient sur le cas de l'Europe, région qui a l'avantage d'avoir été beaucoup étudiée, on constate des choses importantes. Tout d'abord, entre le moment où la société se transforme et connaît l'apparition des inégalités marquantes, et le moment où on voit une ébauche de ce qui pourrait donner naissance à un État structuré (police, justice, armée, distinctes du reste de la population), il se passe au moins 3 000 ans. Et pendant ces trois mille ans sans État, la société oscille entre des avancées de l'inégalité et des réactions qui la font reculer. L'inégalité a du mal à se reproduire. Il est très probable qu'il était par exemple possible pour ceux qui ne la supportaient pas, de s'en aller tout simplement vivre ailleurs, pour échapper à l'autorité de ceux qui localement étaient parvenus à une forme de domination.

Quant aux reculs de l'inégalité que nous avons évoqués, et que souligne Demoule, ils n'ont certainement pas été provoqués à partir d'en haut, ils ne sont évidemment pas venus de la volonté des plus privilégiés. Ils ont donc sûrement été obtenus contre eux, donc par une lutte de ceux qui s'étaient retrouvés dominés et à devoir subir l'inégalité.

Par contre, une fois que l'État est là, on assiste beaucoup moins à ces oscillations permanentes de la société. Certes, on a l'épisode bien connu de l'effondrement de l'Empire romain, suivi du Moyen-Âge européen. D'un certain point de vue, c'est la chrétienté qui va alors jouer le rôle de l'État au niveau européen. Et le système inégalitaire sera ainsi sauvé.

Par la suite, la construction des divers États sera un moyen d'assurer la permanence et l'inscription dans la durée de l'inégalité. Au lieu de connaître ce genre d'oscillations entre périodes de toute évidence inégalitaires de la première moitié du néolithique et périodes plus ou moins égalitaires et - peut-être a-t-on même connu des périodes de retour à une forme

vraiment égalitaire -, l'apparition de l'État devient le moyen de rendre l'inégalité beaucoup plus stable.

La principale instabilité, elle viendra désormais des conflits entre les divers clans qui veulent détenir le pouvoir d'État, ou encore des conflits entre États pour s'en approprier le contrôle. L'histoire de l'Europe devient alors une incroyable suite de guerres intestines et extérieures, une affreuse affaire de violences sans nom aux sommets de la société inégalitaire, et de souffrances sans nom à la base de la même société, du fait de ces conflits pour le contrôle des appareils d'État.

Ainsi, l'étude de l'apparition des inégalités, en nous mettant sous les yeux ces millénaires où l'inégalité a eu du mal à s'inscrire dans la vie sociale des humains tant qu'il n'y avait pas encore un État, nous montre que l'État est le garant principal de la reproduction des inégalités.

L'anthropologue et ethnologue Pierre Clastres le disait à sa manière en 1974 :
« *(L'histoire et l'ethnologie) ne nous offrent en effet aucun exemple d'une société à État qui serait redevenue sans État, société primitive. Il semble bien, au contraire, qu'il y ait là un point de non-retour sitôt qu'il est franchi, et qu'un tel passage se fait seulement à sens unique : du non-État vers l'État, jamais dans l'autre sens. (...) L'État peut bien s'écrouler, se démultiplier ici en seigneuries féodales, se diviser ailleurs en chefferies locales, jamais ne s'abolit la relation de pouvoir, jamais ne se résorbe la division essentielle de la société, jamais ne s'accomplit le retour du moment pré-étatique. Irrésistible, abattue mais non anéantie, la puissance de l'État finit toujours par se réaffirmer, que ce soit en Occident après la chute de l'Empire romain, ou dans les Andes sud-américaines, champ millénaire d'apparitions et disparitions d'États dont l'ultime figure fut l'empire des Incas ».*

Nous autres communistes, n'avons donc pas pour rien comme programme final l'abolition de l'État. Nous rappellerons juste ici l'ouvrage de Lénine, *L'État et la révolution*, qui discute entièrement de ce problème.

Sur l'acceptation des inégalités, l'idée de La Boétie

Etudier les conditions matérielles et sociales qui peuvent expliquer l'apparition, les réactions de rejet, et finalement, la victoire durable des inégalités, ne suffit pas. Une autre sorte de questions se pose, celles qui sont d'ordre psychologique et personnel. Puisque l'inégalité signifie la domination d'un individu ou d'un groupe d'individus sur d'autres, qu'est-ce qui pousse un individu à vouloir en dominer d'autres ? Et qu'est-ce qui fait que les autres individus acceptent soudain d'être dominés ?

Il y a plus de cinq siècles déjà, en 1548, à l'âge de dix-huit ans, Étienne de la Boétie se posait ces questions dans *Le discours de la servitude volontaire* (édité en fragments en 1574). Comme son nom l'indique, le sujet de cet ouvrage est de comprendre la partie volontaire, acceptée, de la servitude, de la domination. Ce texte écrit dans un ancien français est de ce fait très difficile à lire. L'anthropologue et ethnologue Pierre Clastres s'y est intéressé et voici ce qu'il en dit, dans un petit opuscule d'une quinzaine de pages intitulé « *Liberté, malencontre, innommable* » (édité en même temps que le texte de La Boétie chez Payot) :

« Comment se peut-il, demande la Boétie, que la plupart obéissent à un seul, non seulement lui obéissent mais le servent, non seulement le servent mais veulent le servir ? (...) Ce qu'il découvre, par glissement hors de l'Histoire, c'est précisément que la société où le peuple veut servir le tyran est historique, qu'elle n'est pas éternelle et n'a pas toujours existé, qu'elle a une date de naissance et que quelque chose a dû nécessairement se passer, pour que les hommes tombent de la liberté dans la servitude.

« Perdant la liberté, écrit Clastres, l'homme perd son humanité. Être humain, c'est être libre, l'homme est un être-pour-la-liberté. Quel malencontre, en effet, ce qui a pu porter l'homme à renoncer à son être et à lui faire désirer la perpétuation de ce renoncement !

« La Boétie cherche non en psychologue, mais en mécanicien : il s'intéresse au fonctionnement des machines sociales. Or, il n'y a pas de glissement progressif de la liberté à la servitude : pas d'intermédiaire, pas de figure d'un social équidistant de la liberté et de la servitude, mais le brutal malencontre qui fait s'effondrer l'avant de la liberté dans l'après de la soumission. »

Clastres fait aussi le lien avec ses propres recherches en tant qu'anthropologue et ethnologue : *« C'est que l'ethnologie inscrit son projet sur l'horizon du partage jadis reconnu par La Boétie, elle veut réaliser une vocation de savoir qui concerne au premier chef les sociétés d'avant le malencontre. Sauvages d'avant la civilisation, peuples d'avant l'écriture, sociétés d'avant l'Histoire : elles sont certes les bien nommées, ces sociétés primitives, sociétés premières de se déployer dans l'ignorance de la division, premières d'exister avant le fatal malencontre. Objet privilégié, sinon exclusif, de l'ethnologie : les sociétés sans État ».*

Dans ce que dit Clastres, il semble qu'il ait en tête, - mais il est vrai que nous sommes dans les années 1970 – que l'État, au lieu d'être comme nous l'avons vu, un aboutissement après une longue tentative d'introduction des inégalités, soit au contraire son point de départ :

« L'absence de l'État, critère interne à l'anthropologie par quoi se détermine l'être des sociétés primitives, implique la non-division de cet être. Nullement au sens où la division de la société préexisterait à l'institution étatique, mais bien dans le sens où c'est l'État lui-même qui introduit la division, qui en est le moteur et le fondement. »

Pour notre part, aujourd'hui, nous dirions bien que l'État est le moteur de la division, et de l'inégalité, mais nous ne dirions pas qu'il en est *« le fondement »*. Car on peut considérer que notre compréhension de l'apparition des inégalités et de l'État a progressé depuis 40 années.

De même, Clastres semble considérer l'apparition de l'État comme un événement inexplicable, imprévisible, illogique, malencontreux, qu'il appelle de ce mot qu'il a inventé : *« Malencontre, écrit-il, c'est-à-dire événement fortuit qui n'avait aucune raison de se produire et qui s'est cependant produit ».*

Mais si nous avons une ou plusieurs explications des phénomènes qui ont pu conduire, involontairement, à l'apparition de l'inégalité, il peut en être de même pour l'apparition de l'État. De nombreuses hypothèses, une fois l'inégalité présente et suffisamment accentuée sont possibles : il se peut que l'État soit apparu sous la forme de l'émergence d'un pouvoir de domination par une caste de prêtres ; il se peut qu'il soit apparu sous la forme d'une bande armée dont le pouvoir a duré plus longtemps et plus fortement que de coutume, du fait de

guerres répétées pour défendre son peuple, par exemple, et qui finit par s'ériger en pouvoir au-dessus et contre ce peuple.

Et si on peut avoir des explications quant à l'apparition de l'État, la question de comprendre le malencontre en tant que tel ne se pose plus. Clastres nous dit que la première question que pose explicitement *le Discours de la Servitude* est la suivante : « *Pourquoi d'abord la dénaturation de l'homme s'est-elle installée dans la société, pourquoi le malencontre est-il advenu ?* » Et il explique que La Boétie ne répond pas à cette question. « *Elle concerne, énoncée en termes modernes, l'origine de l'État. (...) D'où sort l'État ? C'est demander la raison de l'irrationnel, tenter de rabattre le hasard sur la nécessité, vouloir en un mot abolir le malencontre. Question légitime, mais réponse impossible ? Rien en effet ne permet à La Boétie de donner raison de l'incompréhensible : pourquoi les hommes renoncèrent-ils à la liberté ?* »

Là encore, les découvertes historiques et leur calendrier, les oscillations qu'elles ont permis de découvrir et dont parle Demoule, nous montrent que les hommes n'ont sans doute pas renoncé à la liberté si facilement que le monde actuel nous en donne l'impression.

Mais, poursuit Clastres, La Boétie tente de répondre à une seconde question : « *Comment les hommes persévèrent-ils dans leur être dénaturé, comment l'inégalité se reproduit-elle constamment, comment le malencontre se perpétue-t-il au point d'en paraître éternel ?* »

Clastres résume ainsi le point de vue de La Boétie sur ce qui peut expliquer que l'inégalité puisse ainsi se reproduire : « *Si, de tous les êtres, l'homme est le "seul né de vrai pour vivre franchement", s'il est par nature, être-pour-la-liberté, la perte de la liberté doit exercer ses effets au plan même de la nature humaine : l'homme est dénaturé, il change de nature. On se doute bien qu'il n'y acquiert point une nature angélique. La dénaturation s'accomplit non vers le haut, mais vers le bas, elle est une régression. Mais s'agit-il d'une chute de l'humanité dans l'animalité ? Pas davantage, car on observe que les bêtes ne se soumettent à leurs maîtres qu'à raison de la peur qu'ils leurs inspirent (...)*

L'impossibilité de déterminer la dénaturation de l'homme comme déplacement régressif vers l'animalité réside en cette donnée irréductible : les hommes obéissent, non pas forcés et contraints, non pas sous l'effet de la terreur, non pas par peur de la mort, mais volontairement. Ils obéissent parce qu'ils ont envie d'obéir, ils sont dans la servitude parce qu'ils la désirent. (...) La dénaturation fait que la volonté change de sens, elle se tend vers un but contraire. Ce n'est pas que l'homme nouveau ait perdu sa volonté, c'est qu'il la dirige vers la servitude : le Peuple, comme s'il était victime d'un sort, d'un enchantement, veut servir le tyran. (...) Comment ça commence ? La Boétie n'en sait rien. Comment ça continue ? C'est que les hommes désirent qu'il en soit ainsi, répond La Boétie. »

Et Clastres, qui a de fortes sympathies anarchistes, lui, que dit-il ? A la fin de son texte sur La Boétie, il explique que l'homme aurait tout bonnement oublié, perdu le goût de la liberté qui était la sienne avant l'inégalité. « *La dénaturation, écrit-il, exclut le souvenir de la liberté et, par suite, le désir de la reconquérir. Toute société divisée est donc destinée à durer. La dénaturation s'exprime à la fois dans le mépris qu'éprouve nécessairement celui qui commande pour ceux qui obéissent et dans l'amour des sujets pour le prince, dans le culte que le peuple voue à la personne du tyran. Or ce flux d'amour qui sans cesse jaillit du bas pour s'élaner toujours plus haut, cet amour du sujet pour le maître dénature également les*

relations entre sujets. Exclusives de toute liberté, elles dictent la loi nouvelle qui régit la société : il faut aimer le tyran. L'insuffisance d'amour, c'est la transgression de la loi. Chacun veille au respect de la loi, chacun n'estime son prochain qu'à sa fidélité à la loi (...) L'obéissance au tyran exclut l'amitié entre sujets. »

Il y a évidemment une face un peu fataliste dans ce que nous dit ici Clastres. Lui-même semble se réfugier dans les sociétés primitives qui sont sa liberté. « *Qu'en sera-t-il dès lors des sociétés non divisées, des sociétés sans tyran, des sociétés primitives ? Laissant se déployer leur être-pour-la-liberté, elles ne peuvent justement survivre que dans le libre exercice de relations franches entre égaux. Toute relation d'une autre nature est, par essence, impossible parce que mortelle pour la société. L'égalité ne veut que l'amitié, l'amitié ne s'éprouve que dans l'égalité. »*

Nous autres, révolutionnaires, ne devons pas mépriser cette donnée : les dominés participent en partie aussi à leur propre domination, par leur attitude, et derrière celle-ci, par leur psychologie, leurs sentiments. De même avons-nous vu comment Bourdieu le démontre et le souligne en ce qui concerne la domination masculine par rapport aux femmes. Et nous devons donc réfléchir à des sentiments, des mots, une réflexion, qui doivent répondre à cet aspect qui est tout aussi humain que le sentiment de révolte, car aucun sentiment n'est isolé et unique chez l'être humain.

La société sans inégalité

Quand la société refuse l'inégalité et s'en protège, la vision de Clastres

Mais Clastres nous apporte aussi quelque chose de très positif, de considérable. Il analyse le dénominateur commun des sociétés primitives, qui sont des sociétés sans pouvoir dominant, et cette analyse, aujourd'hui, est vitale, car elle peut être une base d'observation et de raisonnement pour envisager une autre société. Servitude et amour du tyran, s'ils sont des sentiments socialement partagés, n'empêchent pas une partie des humains de sentir en eux cet amour de la liberté qui fait les humains, et qui sans aucun doute, une fois qu'on en aura redonné le goût à un moment ou à un autre, se répandra comme une traînée de poudre, et formera une force assez considérable pour en finir avec l'amour pour le tyran. Les sentiments humains sont réversibles, tout comme l'amour et la haine sont très proches, et peuvent vite basculer de l'un à l'autre, selon les problèmes ou les circonstances.

Clastres pose donc cette question décisive : « *Comment les sociétés primitives fonctionnent-elles pour empêcher l'inégalité, la division, la relation de pouvoir ? Comment parviennent-elles à conjurer le malencontre ? Comment font-elles pour que ça ne commence pas ? »*

Et la réponse qu'il nous apporte est celle-ci : « *Si les sociétés primitives sont des sociétés sans État, c'est non point par incapacité congénitale à atteindre l'âge adulte que marquerait la présence de l'État, mais bien par refus de cette institution. Elles ignorent l'État parce qu'elles n'en veulent pas, la tribu maintient dans la disjonction chefferie et pouvoir*

parce qu'elle ne veut pas que le chef en devienne le détenteur, elle refuse que le chef soit le chef. Société du refus d'obéissance : telles sont les sociétés primitives. Et gardons-nous ici également de toute référence à la psychologie : le refus de la relation de pouvoir, le refus d'obéir, ne sont nullement, comme le crurent missionnaires et voyageurs, un trait de caractère des Sauvages, mais l'effet, au niveau individuel, du fonctionnement des machines sociales, le résultat d'une action et d'une décision collective (...)

Comment procèdent donc ces sociétés, quels mécanismes et quelles règles mettent-elles en place ? « *Les sociétés primitives refusent la relation de pouvoir en empêchant le désir de soumission de se réaliser* » : voilà la réponse de Clastres, qui répond du même coup à la description qu'il a faite de la société avec État, où règne le désir de soumission et l'amour du tyran.

« On ne saurait trop rappeler en effet, à la suite de La Boétie, explique-t-il, ce qui ne devrait être que truismes (évidences) : d'abord le pouvoir existe seulement dans son exercice effectif ; ensuite, le désir de pouvoir ne trouve à se réaliser que s'il parvient à susciter l'écho favorable de son nécessaire complément, le désir de soumission. Pas de désir réalisable de commander sans désir corrélatif d'obéir.

« Nous disons, souligne Clastres, que les sociétés primitives, en tant que sociétés sans division, ferment au désir de pouvoir et au désir de soumission toute possibilité de se réaliser. Machines sociales habitées par la volonté de persévérer en leur être non-divisé, les sociétés primitives s'instituent comme lieux de répression du mauvais désir (c'est lui qui souligne). Aucune chance ne lui est laissée : les sauvages ne veulent pas de ça. Ce désir, ils l'estiment mauvais car le laisser se réaliser conduirait du même coup à admettre l'innovation sociale par l'acceptation de la division entre dominants et dominés, par la reconnaissance de l'inégalité entre maîtres du pouvoir et assujettis au pouvoir. Pour que les relations entre hommes se maintiennent comme relations de liberté entre égaux, il faut empêcher l'inégalité, il faut empêcher qu'éclore le mauvais désir biface qui hante peut-être toute société et tout individu de chaque société. »

Et Clastres conclut : « *À ses enfants, la tribu proclame : vous êtes tous égaux, aucun d'entre vous ne vaut plus qu'un autre, aucun moins qu'un autre, l'inégalité est interdite car elle est fausse, elle est mauvaise. Et pour que ne se perde pas la mémoire de la loi primitive, on l'inscrit, en marques égales douloureusement reçues, sur le corps des jeunes gens initiés au savoir de cette loi. Dans l'acte initiatique, le corps individuel, comme surface d'inscription de la Loi, est l'objet d'un investissement collectif voulu par la société tout entière afin d'empêcher qu'un jour le désir individuel, transgressant l'énoncé de la Loi, ne tente d'investir le champ social. (...) Effet ethnographiquement réel (...) : lorsqu'un chef veut faire le chef, on l'exclut de la société en l'abandonnant. S'il insiste, on peut aller jusqu'à le tuer : exclusion totale, conjuration radicale. »*

Avant d'en arriver à devoir tuer celui qui veut faire le chef, au lieu de se contenter de faire ce qu'il a à faire selon sa spécialité, ou selon le travail précis pour lequel il a été accepté comme chef (chef de guerre, de religion, de médecine, de parole ? etc.), les sociétés primitives ont une multitude de pratiques qui leur permettent de limiter toute prétention à une telle place, matérielle ou morale.

Nous avons trouvé avec Demoule l'existence dans le passé de sociétés égalitaires, nous avons aussi trouvé les actions régulières pour rétablir une dose d'égalité dans la société, et finalement l'instauration de l'État comme instrument de perpétuation de l'inégalité. Nous avons avec La Boétie une explication supplémentaire à sa reproduction. La reproduction des inégalités s'appuie aussi sur un sentiment humain finalement commun, la facilité qu'il y a à être sous des ordres, à obéir plutôt qu'à être responsable et vraiment libre. Nous avons enfin, avec Clastres, une idée plus précise de ce que peut être un fonctionnement social sans inégalités.

Clastres a étudié les Indiens de la forêt amazonienne. Voici d'abord ce qu'en dit sa compagne, Hélène Clastres : « *Notant la qualité d'orateur qui est partout exigée du chef pour exercer sa fonction, et le devoir de parole qui lui est fait, il (Pierre Clastres) remarque aussi que cette parole, pourtant attendue, n'est pas écoutée, qu'il n'est sans doute pas important qu'elle le soit dans la mesure où elle ne dit rien que tout le monde ne sache déjà. C'est dire que le discours du chef n'a pas pour fonction de communiquer.*

« *Que ce discours sans interlocuteurs ne soit pas destiné à l'écoute n'implique donc pas qu'il soit vide, simplement il se suffit à lui-même, vaut pour lui-même, et sa fonction est à chercher ailleurs. De quoi parle, en effet, le chef dans les discours quotidiens que la tribu attend ? Il dit la tradition. Il dit ce qui fait le « nous » en quoi une société particulière se reconnaît. Il énonce ainsi ce qui est : à savoir que l'ordre social fut établi par les Ancêtres, et que les hommes n'ont d'autre tâche que de le respecter, le maintenir, le reconduire.*

« *Le discours du chef nous découvre sa vraie dimension et sa fonction : il met la société en rapport avec elle-même, grâce à la médiation du mythe, troisième terme qui permet d'établir cette mise en rapport (...) Discours solitaire et qui n'a rien à communiquer peut-être, qui n'est pas discours de pouvoir (et vide en ce sens), mais parole pleine cependant en ce qu'elle se voue à affirmer ce qui fait l'être même de la société. On comprend pourquoi parler est, par excellence, l'acte politique du chef indien. »*

Dans des entretiens, Pierre Clastres s'étend lui-même longuement sur sa vision du chef indien. Il démontre en quoi ces sociétés ont des chefs et que l'on peut tout à fait les contrôler, en faire des individus qui utilisent leurs qualités ou leurs compétences au service du groupe, et comment on leur interdit absolument de réaliser ce que l'on nous dit si souvent : « *la nature humaine est là, n'importe qui voudra profiter de sa situation et voudra s'imposer au-dessus des autres* ». Non, les humains, nos ancêtres, ont parfaitement su maîtriser pendant de très longues générations ce problème.

Pour commencer, voici ce que dit Clastres du shaman, en gros le médecin : « *Le shaman (il n'y a pas de doute), c'est probablement l'homme qui a, disons, le plus de pouvoir. Mais, qu'est-ce que son pouvoir ? Ce n'est pas du tout un pouvoir de nature politique ; je*

veux dire, le lieu où il est inscrit dans la société, ce n'est pas du tout un lieu à partir duquel il peut dire « je suis le chef, donc vous allez obéir ». Absolument pas. Il y a des shamans, selon les groupes, qui ont plus ou moins une grande réputation, selon qu'ils sont plus ou moins grands shamans. Il y a des shamans qui ont une réputation formidable, c'est-à-dire dont la réputation s'étend très loin chez des groupes qui ne le connaissent même pas. Le shaman, en tant que médecin, c'est-à-dire en tant que maître des maladies, est maître de la vie et de la mort. (...) Ce qui fait que le métier de shaman n'est pas un métier de tout repos, parce que si quelque chose d'anormal arrive dans la société (soit que le shaman échoue plusieurs fois dans ses cures, soit que quelque chose d'autre se passe), le shaman fonctionnera, de préférence, comme bouc émissaire dans la société. Le shaman sera rendu responsable de ce qui se passe, des choses anormales qui se passent dans la société, des choses qui font peur et qui inquiètent les gens, c'est lui qu'on va rendre responsable du fait qu'en tant que maître de la vie, il est maître de la mort. On dira « c'est lui », c'est lui qui jette des sorts, c'est lui qui rend les enfants malades, etc. Que fait-on dans ce cas-là ? Eh bien, le plus souvent, le shaman est tué ! il est tué. (...) Le prestige et le respect dont peut bénéficier le shaman dans une tribu ne lui donne pas la moindre possibilité de fonder l'Etat, de dire : « C'est moi qui commande » ; il n'y penserait même pas.

« Les shamans ne sont pas du tout dans le sacré. Les Indiens ne sont pas du tout par rapport au shaman comme l'Indien des Andes, autrefois, par rapport à l'Inca ou comme le chrétien, ici, devant le Pape. Simplement, on sait que si on est malade on peut compter sur lui et on sait aussi qu'il faut faire attention avec ce bonhomme parce qu'il a des pouvoirs, il n'a pas le Pouvoir, il a des pouvoirs, ce n'est pas du tout la même chose. »

A la question « l'on n'est même pas tenu d'écouter, semble-t-il ? », Clastres répond : « Non, il n'y a aucune obligation. Si on était obligé de l'entendre, là, il y aurait une loi ; on aurait déjà basculé de l'autre côté. Il n'y a aucune obligation dans les sociétés primitives, du moins dans les rapports société/chefferie. Le seul qui ait des obligations, c'est le chef. C'est-à-dire que c'est rigoureusement le contraire, le renversement total de ce qui se passe dans les sociétés où il y a l'Etat. »

Le chef, c'est celui qui doit obéir ? demande son interlocuteur à Clastres :

« Dans nos pays, c'est le contraire : c'est la société qui a des obligations par rapport à celui qui commande, alors que le chef n'en a aucune. (...) Etre chef (dans la société primitive) ça veut dire faire des discours, pour ne rien dire (si on veut dire ça de manière ramassée), et travailler un peu plus que les autres. Lorsque je dis que dans la société primitive le chef est le seul à avoir des obligations par rapport à la société, on peut le prendre au pied de la lettre ; c'est vrai. »

« La machine sociale primitive fonctionne bien, explique Clastres, si elle a, je ne sais pas trop comment dire, un porte-parole. Le chef est d'abord un porte-parole, au sens propre. Dans les relations inter-tribales ou inter-communautaires, il est évident que tout le monde ne va pas parler à la fois, parce que, sinon on n'entend plus rien.

« Une société qui n'aurait pas de leader, de type qui parle, serait incomplète, au sens où il faut que la figure du pouvoir possible (c'est-à-dire ce que la société veut empêcher), le lieu du pouvoir, ne soit pas perdu. Il faut que ce lieu soit défini. Il faut quelqu'un dont on puisse dire : « Voilà, le chef c'est lui, et c'est précisément lui qu'on empêchera d'être chef. » (...) Si le lieu de pouvoir apparent est vide, alors peut-être n'importe quel zigoto va arriver de n'importe où et dire : « C'est moi le chef, je commande. »

« Donc, au-delà des fonctions quotidiennes que remplit le chef, que sont ses fonctions presque professionnelles (faire des discours, servir de porte-parole dans les relations avec les autres groupes, organiser des fêtes, lancer des invitations), il y a une fonction structurale, au sens où cela fait partie de la structure même de la machine sociale.

« (Geronimo) ce n'était pas un chef au sens institutionnel ; c'était un chef de guerre et il était connu comme tel à cause de sa compétence technique. C'était un technicien de la guerre, un spécialiste. Alors, quand on avait besoin de lui, on l'appelait. Mais quand il voulait faire sa guerre et qu'il avait besoin des autres, si les autres n'en voulaient pas, ils n'y allaient pas ; c'est tout. (...) Je connais un autre cas, dans un autre groupe (yanomani), d'un type qui était aussi un leader de guerre, qui, lui, est allé beaucoup plus loin. Il commençait, du fait de son prestige, du fait de sa violence (c'était un violent), à diriger sa violence contre les gens du groupe dont il était le leader. Cela a duré un petit moment, puis, un jour, ils l'ont tué. C'était il n'y a pas tellement longtemps (une dizaine d'années) (...) Ils l'ont tué au milieu de la place autour de laquelle est édifié le village, les abris. Ils l'ont tué, tous. On m'a raconté qu'il était percé peut-être de trente flèches ! Voilà ce qu'on fait avec les chefs qui veulent faire les chefs. Dans certains cas, on leur tourne le dos, ça suffit. Si ça ne va pas, on les liquide, carrément. Cela doit être plutôt rare, mais enfin, c'est dans le champ des possibilités du rapport entre la société et la chefferie, si la chefferie ne reste pas à sa place.

« Sitting Bull, Red Cloud, et d'autres. C'étaient de très grands leaders, mais qui n'avaient pas un poil de pouvoir. Red Cloud, qui, vers 1868, était capable d'entraîner avec lui un « nuage » de cavaliers sioux (trois ou quatre cents), n'avait pas un poil de pouvoir, au sens de commandement. Il ne commandait rien du tout. Simplement, c'était un type très intelligent. Il faut voir aussi que les leaders, c'est les types les plus intelligents de la communauté, les plus fins, les plus politiques, pour déployer par rapport aux autres communautés, non pas leur stratégie à eux, mais celle de la communauté dont ils sont purement les instruments. Red Cloud, Sitting Bull et autres, on peut dire qu'ils avaient acquis un prestige très grand, mais ils n'étaient pas du tout du côté du pouvoir. Cela n'a rien à voir.

Même mort, le chef est sous contrôle de la communauté. Car il faut encore empêcher que sa richesse puisse servir à un descendant. Demoule rappelle à ce sujet le point de vue de Clastres, dans *La Société contre l'État* : *« Pour lui, en effet, toute société cherche, assez logiquement, à se prémunir contre la montée de pouvoirs trop forts. Par exemple, dans les sociétés traditionnelles, les chefs émergents (on parle de "Big Men" en Nouvelle-Guinée) doivent sans cesse justifier leur prestige en redistribuant leurs richesses afin de créer des obligés ; de même, dans la cérémonie du "poltatch" de la côte nord-ouest américaine, les chefs rivalisent en détruisant chacun le plus de richesses possible. L'inhumation du Big Man avec ses biens est aussi une manière de les mettre hors circuit et d'empêcher leur accumulation au fil des générations. »*

Tous les textes qui décrivent les sociétés premières sont riches d'observations comparables, même si des différences de forme existent, évidemment, d'une société à l'autre. C'est le mérite de la vision lumineuse de Clastres que de nous permettre de voir la force et la profondeur de ces diverses pratiques.

En voici ici un exemple un peu détaillé, avec des extraits du beau livre de Jean Malaurie sur les peuples Inuits, *Les derniers rois de Thulé* : *« L'arctique, nous dit déjà Malaurie, c'est Lascaux vivant ».*

« Cette vie en groupe repose aussi sur des règles sévères d'organisation sociale. Premier principe : le communisme ; le sol, les terrains de chasse, la mer, les grands moyens de production (bateau), les iglous appartiennent au groupe. Seuls, les instruments de chasse individuels sont propriété privée. L'héritage se limite à la transmission des effets personnels à la veuve : traîneaux, kayaks, fusils, chiens – s'ils ne sont pas sacrifiés et mis près de la tombe – sont attribués, par le Conseil des chasseurs, généralement aux fils ou aux parents masculins les plus proches (frère, oncle). La société égalitaire, ennemie de l'accumulation et du profit, exige le partage immédiat du gibier chassé. »

« Second principe que l'on pourrait appeler d'inégalité. Inégalité des âges : un jeune qui n'est pas nubile ou est encore sans attelage n'est pas autorisé à prendre part aux débats. Debout, encadré dans la porte de l'iglou où se tient l'assemblée des hommes, il assiste, silencieux, l'expression faussement absente. Même observation pour le vieillard, installé comme Pualuna dans une iglou (ou tente à part), jadis abandonné en cas de pénurie. Contrairement à l'Indien, l'Esquimau n'a pas de révérence pour l'ancien. Le vieillard n'est pas un sage et le Conseil ne peut ici être gérontocratique. Sans utilité, le vieux achève sa vie dans l'indifférence. Inégalité des sexes : les femmes mangent à part et après l'homme. L'ordre de distribution de la nourriture, au retour de la chasse, est significatif : les chiens, les enfants, les chasseurs, les femmes. »

« Conscience enfin de l'inégalité des régions : le vaste district, par sa diversité même, constitue une source de richesses. C'est par alliances parentales concrétisées par des échanges de surplus spécifiques à chaque région : viande de morse, kiviaq d'oiseaux, lanières de peau de phoque barbu, peaux d'ours, dents de narval, fer météoritique, silex et stéatite, que le groupe accuse son unité (...) Au cours d'un mouvement continu de rotation du nord au sud, le chef de famille échange avec tel ou tel la maison de pierre qu'il occupe ; les aires de chasse sont, ainsi que nous l'avons vu, un bien tribal et la maison un commun bonum. La régionalisation des familles, l'appropriation de telle portion du territoire par quelque puissante famille sont, par cette rotation des demeures, rendues impossibles. Et la tribu reste une. »

On voit ici toute une série de règles sociales, logiques, simples, qui découlent de manière évidente de la volonté commune d'empêcher tout risque d'apparition d'une inégalité sociale. Il y a des différences et certaines, immuables, ne sont pas combattues (la place des femmes, des vieux). Mais lorsque la société le décide, sur tous les autres domaines, elle sait trouver et se donner des règles qui interdisent que les inégalités perdurent ou qu'elles risquent de fracturer la société. Ces règles sont assez simples et claires. Le véritable problème, pour les concevoir, est d'en avoir la volonté.

Voyons maintenant, toujours à travers des extraits du livre de Jean Malaurie, comment se comporte la société avec les diverses sortes de chefs qu'elle se donne, et comment elle les contrôle, eux aussi, pour empêcher qu'ils profitent de leur rôle pour s'emparer du pouvoir.

« Si divers, si plastique que paraisse le groupe, en fait, son noyau intérieur est dur, sa structure ordonnée : plus encore qu'une réunion de personnes, qu'une addition de familles, il est un outil, un assemblage de moyens de survivance longuement informé par plus d'un millénaire de périls. (...) Une autorité en est l'interprète. En baie de Foxe, au Canada, elle est appelée isumataq. Isuma : la pensée. Isumataq : celui qui pense beaucoup, le sage. A Thulé, le naagalaq, encore que ce terme implique plus l'autorité que la sagesse. Adroit chasseur, le

naagalaq, l'isumataq est celui qui, par son autorité, son esprit de prévoyance et d'organisation, assure au groupe des ressources régulières. La crainte de laisser place, si peu que ce soit, au processus inégalitaire conduit à n'accepter l'autorité qu'à titre temporaire pour des opérations précises et courtes.

« Le naagalaq, l'isumataq doit être, plus que les autres, modeste, calme, rieur, généreux et laconique. (...) Un naagalaq doit garder un port, avoir un ton où chacun se retrouve ! Un naagalaq doit également, comme les statues des saints de Claudel « avoir une figure comme qui dirait générale ».

« L'isumataq de fait ou naalagaq désigné par sa propre personnalité – Nukapianguaq à Etah, Imina à Siorapalik, Uutaaq à Uuu-mmannaq-Thulé, Sorqaq à Qeqertarsuaq, Gédéon à Savigssivik – est enfin sans cesse contraint de se dépasser. Il est engagé, entraîné. Il représente ce type d'individualités mystérieusement fortes que plébiscitent le groupe, la chance et les éléments. Il comprend que son don, sa fonction ont pour contrepartie et caution, aux yeux mêmes des siens, de vastes entreprises et de grandes réussites.

« Force et supériorité physiques : d'elles, en effet, dépend, au total, le niveau du groupe ; mais abondance, réserves de viande seraient sans objet si les qualités intrinsèques du chef n'assuraient tout à la fois la vitalité et la paix interne du groupe et si la sauvegarde de la cohésion sociale ne venait relayer la préservation de son sort physique. La générosité du naagalaq-isumataq, le caractère hiérarchisé de la répartition des prises de chasse sur le lieu même de celle-ci ou au village, rendent impossible toute thésaurisation individuelle, toute différenciation par la richesse.

« Le naagalaq-isumataq veille enfin à ce que, par-delà la répartition entre chasseurs, ceux-ci n'oublient jamais les règles de solidarité. Après le débarquement et le partage, j'ai souvent vu le « capitaine » faire prélever ostentatoirement sur son lot une part destinée aux démunis, les veuves, les vieillards et les infirmes. Et c'est par ces dons que le chef sanctionne la nature quasi délégataire de sa puissance et restitue, en fait, à la collectivité des biens qu'il sait ne pouvoir accumuler qu'au prorata des moyens d'action qu'elle lui consent. A lui, le prestige et l'autorité. A chacun et en parts inégales, les bénéfiques.

« La désignation d'un tel chef à tout instant contestable et contesté est l'effet naturel d'une nécessité et une manifestation spontanée du groupe. Car, par-delà sa personne, par-delà les situations présentes, c'est de bien plus loin – de bien plus haut, dirait-on – que le naagalaq tient son prestige. Chef et maître de destin, à travers lui et par lui, contact est pris et maintenu au bénéfice de tous avec la réalité suprême, présente au cœur de tous : Inuit, Inuit tikut ! Les esquimaux, nous, les Esquimaux ! »

Pour finir avec les Inuits, nous allons voir comment procède cette société pour débattre d'un problème important et en décider. On y voit d'abord l'approche du sujet qui se fait lentement, progressivement, et pas du tout de manière brusque et directe. On y voit comment tous ceux qui ont une chose à dire sont mis en condition par le fonctionnement du groupe et peuvent le dire. On y voit cette chose étonnante pour nous : il n'y a pas une discussion au sens que nous connaissons, chacun dit juste son idée. C'est finalement le chef de parole (le *naagalaq*), qui est chargé de faire ce que nous appellerions une synthèse, mieux, un avis qui dira mieux que ce qui a pu être dit, l'avis de la communauté.

« Dans les circonstances importantes, d’instinct ils se rassemblent. C’est au cours de ce débat collectif que se fera son opinion, exprimée par celle du naagalaq, vrai maïeute du groupe. Au moment jugé opportun, il exprimera la pensée commune mais assortie d’un rien, d’un zeste, qui établit sa personnalité. Dans un premier temps, le groupe s’exprime à peine. Au travers de mots sans importance sur les tâches quotidiennes, en suivant des yeux les volutes de la fumée. On se flaire, on se guette. Après plusieurs dizaines de minutes ainsi passées, un homme – généralement un étranger au village – prend la parole dans le silence général ; il parle la tête basse, les coudes sur les cuisses ; d’une voix sourde, comme arrêtée dans la gorge, à peine ses lèvres bougent-elles. C’est l’éclaireur. Il donne le ton : c’est, en général, un médiocre. Un marginal du village lui répond. Un de ces rares atypiques que la communauté, réductrice des fortes personnalités, tolère en son sein. Il a pour fonction de faire affleurer par ses sarcasmes, ses critiques allusives, la conscience profonde refoulée au plus secret de chacun. Pour se donner une contenance, meubler un peu le vide, un chasseur ira couper un morceau de phoque dans un coin de l’iglou. Un autre toussotera ou se dégourdira les jambes pour jouer à l’important. Nouveau silence : on le regardera, puis une des personnalités présentes parlera sans vraiment s’engager. Un ancien l’interrogera. Il se fera prier, en insistant sur son incompetence, son insignifiance, son grand âge ; on le poussera à préciser. Les propos commenceront alors à fuser. L’échange de vues s’engagera ; pas la discussion ; il n’y a pas de discussion parlée mais une conversation silencieuse. Echo de la pensée de chacun, communautaire dans ses sources, la décision sera – si le naagalaq a quelque personnalité, et sait élever le ton des problèmes, ce dont on lui saura secrètement gré – insensiblement marquée de son sceau. »

Bibliographie

Étienne de la Boétie, Le discours de la servitude volontaire ; La Boétie et la question du politique, par Pierre Clastres et Pierre Lefort, Payot 1985

Pierre Clastres, Cahier rédigé par Miguel Abensour et Anne Kuplec
édition Sens & Tonka 2011

Jean-Paul Demoule, La révolution néolithique en France, L'origine des inégalités,
La Découverte 2007-2016

Jean-Paul Demoule, Naissance des inégalités et prémisses de l'Etat
La révolution néolithique dans le monde. Aux origines de l'emprise humaine sur le vivant
http://www.inrap.fr/via_podcast/p-2309-Naissance-des-inegalites-et-premisses-de-l-Etat.htm
Publié le 25 septembre 2009. Mis à jour le 23 septembre 2010

Brian Hayden, Naissance de l'inégalité, L'invention de la hiérarchie
biblis 40, CNRS éditions 2008/2013

Jean Malaurie, Les derniers rois de Thulé,
Terre humaine poche, Pocket 3001, Plon 1955/1989

Alain Testart, Avant l'histoire, L'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac,
NRF Editions Gallimard 2012

novembre 2017